

Nelli Sołonko
Institut de Littérature et de Nouveaux Médias
Faculté des Sciences Humaines
Université de Szczecin
nelli.solonko@usz.edu.pl

Le travail selon Simone Weil : valeur spirituelle ou matérielle ?

Simone Weil (1909-1943) s'engage à partager sur le plan mental et existentiel le sort peu enviable des ouvriers des années trente. Autour de son engagement se cristallise sa réflexion sur le travail en général, sur son organisation et ses conditions. Au fil du temps, sa pensée évolue également vers la dimension plus spirituelle de la *civilisation du travail*¹. La réflexion de Weil s'articule principalement autour de la valeur symbolique du travail exprimée sur le plan social et personnel.

Revenant souvent, ces derniers temps, au concept spirituel du travail selon Weil, nous nous questionnons notre rapport à la contemporanéité. Weil a vécu et écrit sur la valeur du travail à l'époque de la mécanisation des entreprises. Sa pensée pourrait peut-être alimenter une discussion sur les changements liés à la numérisation, à la digitalisation et à la soi-disant *révolution Internet* ?

Les années trente

Simone Weil a vécu la période difficile de l'entre-deux-guerres. Elle est née quelques années avant la Grande Guerre, en 1909, et est morte pendant la Seconde Guerre mondiale, en 1943. Elle a vécu une époque de profonds changements technologiques, économiques, sociaux et culturels. Cependant, cet essor de la civilisation ne promut pas nécessairement une prospérité économique pour tout le monde. Les années 30 sont marquées par une grande crise économique et une instabilité politique vers la fin de la Troisième République² : les petits entrepreneurs surtout souffrirent, le chômage augmenta et les grèves des ouvriers s'intensifièrent. En Allemagne, Hitler arriva au pouvoir et le national-socialisme se développa, le fascisme se répandit en Italie et le stalinisme se consolida en URSS.

¹Selon Robert Chenavier la philosophie de Simone Weil prise *en bloc* repose sur une réflexion sur le travail. R. Chenavier, *Simone Weil. Philosophe du travail*, dans : Revue d'éthique et de théologie morale, 2007/2, n° 244, p. 32

²Dans la seconde moitié des années 30, le gouvernement de Léon Blum a fait des réformes au profit du travailleur, le salaire de la classe ouvrière a augmenté, le travail a été limité à 40 heures par semaine et on a introduit des congés payés de 14 jours.

Weil ne reste pas indifférente face aux événements sociaux et politiques. Elle critique³ le Parti communiste allemand et l'Union soviétique, elle rejoint les anarcho-syndicalistes pendant la guerre d'Espagne (1936). Déjà, en tant que jeune enseignante, au début des années 30, elle exerce une activité syndicale. Pendant plusieurs mois (de décembre 1934 à août 1935), elle travaille dans les usines Renault et Alsthom.

La tourmente des années 30, qui s'insinue dans divers domaines de la vie, n'échappera pas à l'attention de Weil. Il n'y a plus de sens, de raison d'être dans le monde du travail, tant important pour elle :

On peut se demander s'il existe un domaine de la vie publique ou privée où les sources mêmes de l'activité et de l'espérance ne soient pas empoisonnées par les conditions dans lesquelles nous vivons. Le travail ne s'accomplit plus avec la conscience orgueilleuse qu'on est utile, mais avec le sentiment humiliant et angoissant de posséder un privilège octroyé par une passagère faveur du sort, un privilège dont on exclut plusieurs êtres humains du fait même qu'on en jouit, bref une place. Les chefs d'entreprise eux-mêmes ont perdu cette naïve croyance en un progrès économique illimité qui leur faisait imaginer qu'ils avaient une mission.⁴

La philosophe prend la parole au nom de l'ouvrier marginalisé sur le plan social. Elle essaie de voir le monde à travers ses yeux et ainsi le sauver son oppression. Dans son *Journal d'Usine*, elle présente, dans un style simple et sobre le quotidien vécu dans l'usine, souvent limité au calcul du temps de travail. Elle s'acharne à acquérir des compétences techniques, travaille au rythme imposé, lutte pratiquement avec le temps. Ses notes ont un caractère personnel, elle y exprime ses sentiments et ses difficultés, ainsi que ses divers états d'âme. La cadence et l'automatisme du travail, ainsi que l'atmosphère qui y règne entraînent un chaos intérieur :

L'épuisement finit par me faire oublier les raisons véritables de mon séjour en usine, rend presque invincible pour moi la tentation la plus forte que comporte cette vie : celle de ne plus penser, seul et unique moyen de ne pas en souffrir. C'est seulement le samedi après-midi et le dimanche que me reviennent des souvenirs, des lambeaux d'idées, que je me souviens que je suis aussi un être pensant.⁵

Les notes de Weil conduisent certainement à une confrontation à soi, à soi-même et à une connaissance plus profonde du monde, mais elles révèlent surtout l'expérience acquise dans l'usine, qui ne consiste pas seulement à acquérir des compétences techniques, mais à partager le sort des ouvriers. Weil éprouve une pleine empathie envers leur situation, déracinement, aliénation, voire un déni de leur souffrance qu'elle exprime d'une manière plus

³S. Weil, *Allons-nous vers la révolution prolétarienne ?* dans : *Oppression et Liberté (1934)*, Gallimard, Coll. Espoir, Paris, 1955, p. 8-28

⁴S. Weil, *Réflexions sur les causes de l'oppression et de la liberté*, dans : *Oppression et Liberté (1934)*, op. cit., p. 40-41.

⁵*Ibid.*, p. 45.

neutre dans un article intitulé *Expérience de la vie d'usine*.

Identité de l'ouvrier

L'ouvrier de la Troisième République n'a pas d'identité établie. Il fonctionne en dehors de la sphère de l'échange de biens matériels, symboliques et spirituels que ce soit l'espace social ou le lieu de travail. Il fait partie du système capitaliste, mais en même temps il est en dehors de ce monde.

Au cours des dernières années on a bien senti qu'en fait les ouvriers d'usine sont en quelque sorte déracinés, exilés sur la terre de leur propre pays. Mais on ne sait pas pourquoi. Se promener dans les faubourgs, apercevoir les chambres tristes et sombres, les maisons, les rues, n'aide pas beaucoup à comprendre quelle vie on y mène. Le malheur de l'ouvrier à l'usine est encore plus mystérieux. Les ouvriers eux-mêmes peuvent très difficilement écrire, parler ou même réfléchir à ce sujet, car le premier effet du malheur est que la pensée veut s'évader ; elle ne veut pas considérer le malheur qui la blesse.⁶

L'usine est un lieu étranger pour l'ouvrier où rien ne lui appartient au sens matériel et symbolique. L'ouvrier n'a aucune idée de ce qu'il produit et devient indifférent face aux autres personnes et aux objets.

(...) le fait qu'on voudrait tant oublier, le fait qu'on n'est pas chez soi à l'usine, qu'on n'y a pas droit de cité, qu'on y est un étranger admis comme simple intermédiaire entre les machines et les pièces usinées, ce fait vient atteindre le corps et l'âme ; sous cette atteinte, la chair et la pensée se rétractent.⁷

Ce qui semble le plus douloureux, c'est l'objectification de l'ouvrier. La valeur des objets matériels dépassent sa valeur à l'usine. La machine devient, en ce sens, quelque'un d'important. Elle écrit : « Les choses jouent le rôle des hommes, les hommes jouent le rôle des choses ; c'est la racine du mal »⁸.

Le travail épuisant, long et rythmé de l'usine est réduit à l'absurde. L'ouvrier est amené à effectuer des activités automatisées, « endormantes », et, en même temps, doit faire face à des situations techniquement surprenantes. Weil présente avec vivacité et sans détour ce « travail de Sisyphe » :

La pensée doit constamment être prête à la fois à suivre le cours monotone de gestes indéfiniment répétés et à trouver en elle-même des ressources pour remédier à l'imprévu. Obligation contradictoire, impossible, épuisante. Le corps est parfois épuisé, le soir, au sortir de l'usine, mais la pensée l'est

⁶S. Weil, *Expérience de la vie d'usine* dans *La condition ouvrière*, Gallimard, Paris, 1951, p. 202.

⁷ *Ibid.*, p. 204.

⁸ *Ibid.*, p. 207.

toujours, et elle l'est davantage. Quiconque a éprouvé cet épuisement et ne l'a pas oublié, peut le lire dans les yeux de presque tous les ouvriers qui défilent le soir hors d'une usine.⁹

La solitude règne à l'usine ; les relations se limitent souvent à un travail avec la machine :

On est seul avec son travail, on ne pourrait se révolter que contre lui – or travailler avec irritation, ce serait mal travailler, donc crever de faim.¹⁰

Le travail en usine est monotone, mécanique et irréfléchi. Weil paraphrase et ironise Taylor lorsqu'elle note dans son journal que les autres pensent pour les ouvriers¹¹. L'ouvrier a un champ d'action et de réflexion limité. La fatigue chronique et l'effort du travailleur bloquent tout effort mental. Une crainte constante l'accompagne de ne pas être assez efficace.

Weil perçoit surtout l'aliénation et l'oppression physique et morale¹² de l'ouvrier, sa solitude et son déracinement ; aliénation par laquelle il en est en quelque sorte réduit à une « condition de matière humaine »¹³. « Le progrès technique semble avoir fait faillite, puisque au lieu du bien-être il n'a apporté aux masses que la misère physique et morale (...) »¹⁴.

Cette aliénation et cette oppression, ce sort de l'ouvrier, Weil essayera de les comprendre initialement à travers les œuvres de Marx et sa critique du capitalisme.

Le marxisme de Weil

La pensée weilienne s'étale entre le marxisme et l'anti-marxisme. C'est justement le thème du travail dans lequel est empêtré l'existence humaine qui lie la réflexion de Marx et de Weil. Et même si leurs idées évoluent dans le temps, il est possible de saisir dans leur raisonnement les traits qui unissent et séparent les deux auteurs.

Marx développe une méthode matérialiste d'étude des conditions de travail. Pour lui, l'homme fait partie de la nature mais il entreprend librement un travail¹⁵. Selon Marx, le travail est une activité humaine qui transforme les biens de la nature en fonction des besoins de l'homme. En ce sens, le travail vise à produire des valeurs d'usage qui sont matérielles¹⁶.

D'après Weil, initialement agnostique, il est important d'expliquer le fonctionnement du monde d'un point de vue matérialiste. Le côté matérialisme de Marx lui est donc essentielle. Tout dans la société et la nature est soumis aux transformations matérielles. Elle

⁹ *Ibid.*, p. 206.

¹⁰ S. Weil, *Journal d'Usine* dans *La condition ouvrière*, *op. cit.*, p. 45.

¹¹ *Ibid.*, p. 69.

¹² Cf. R. Chenavier, *Simone Weil. Philosophe du travail*, *op. cit.*, p. 33.

¹³ S. Weil, *Enracinement*, Gallimard, Paris, coll. folio, p. 67.

¹⁴ S. Weil, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, *op. cit.*, p. 41.

¹⁵ Cf., R. Chenavier, *Simone Weil. Une philosophie du travail*, Cerf, Paris, 2001, p. 202-203.

¹⁶ Cf. https://mfiles.pl/pl/index.php/Jakość_pracy .

écrit donc : « La grande idée de Marx, c'est que dans la société aussi bien que dans la nature rien ne s'effectue autrement que par des transformations matérielles. 'Les hommes font leur propre histoire, mais dans des conditions déterminées »¹⁷.

Sa description des conditions du travail sera sa méthode de remédiation contre l'oppression et sera emprunté à Marx :

À ce sujet, les formules vigoureuses abondent dans Marx concernant l'asservissement du travail vivant au travail mort, 'le renversement du rapport entre l'objet et le sujet', 'la subordination du travailleur aux conditions matérielles du travail'¹⁸.

Cependant, dès le début Weil est assez hostile face à la théorie du travail de Marx. Elle n'est pas d'accord avec lui sur le progrès matérialiste qui a commencé à prendre une dimension quasi-religieuse. Marx croit en libération de l'oppression du travail, Weil opte pour une meilleure organisation du travail et condense sa réflexion en trois termes clés : « la concentration, la division et la coordination des travaux »¹⁹. Weil ne se laisse pas tromper par la vision du régime communiste²⁰ et de la révolution marxiste²¹.

Les idées de Marx sont essentiellement idéalistes, et leur mise en œuvre introduisent de nouveaux mécanismes de pouvoir et d'oppression. Dans *Allons-nous vers la révolution prolétarienne ?* elle notera :

Tout au long de l'histoire, des hommes ont lutté, ont souffert et sont morts pour émanciper des opprimés. Leurs efforts, quand ils ne sont pas demeurés vains, n'ont jamais abouti à autre chose qu'à remplacer un régime d'oppression par un autre. Marx, qui en avait fait la remarque, a cru pouvoir établir scientifiquement qu'il en est autrement de nos jours, et que la lutte des opprimés aboutirait à présent à une émancipation véritable, non à une oppression nouvelle.²²

Weil trouve une autre solution pour les travailleurs aliénés. Elle dépassera la notion de révolution de Marx grâce à la théorie du travail de Proudhon²³. Elle accueille avec enthousiasme l'encyclique de Pie XI *Quadragesimo Anno*. En fin de compte, elle développera une approche holistique des travailleurs.

Même si, globalement, les écrits et la vie de Weil lieront le travail à l'existence humaine, l'expérience métaphysique, que la philosophe tentera à la fin des années trente, en

¹⁷S. Weil, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, op. cit., p. 47.

¹⁸*Ibid.*, p. 43-44.

¹⁹*Ibid.*, p. 51. La « concentration » consiste à diminuer le coût de la production.

²⁰S. Weil, *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, op. cit., p. 55.

²¹Pour savoir plus sur l'attitude de Weil envers le marxisme dans E. Gabellieri, *Penser le travail avec Simone Weil*, Nouvelle Cité, Bruyère-le-Chatel, 2017, p. 80-81.

²²S. Weil, *Perspectives. Allons-nous vers la révolution prolétarienne ?* dans : *Oppression et Liberté (1934)*, op. cit., p. 9.

²³E. Gabellieri, *Penser le travail avec Simone Weil*, op. cit., p. 90-100.

fera surtout émerger la perspective spirituelle.

La valeur spirituelle du travail

Simone Weil développe le thème de la vision spirituelle du travail dans son dernier ouvrage, *L'Enracinement*. Il est écrit à Londres pendant la Seconde Guerre Mondiale et exprime l'engagement de son auteure dans la résistance de la France Libre. L'œuvre est rédigée en pensant à la réalité d'après-guerre et aux défis moraux auxquels la France sera bientôt confrontée. Cet ouvrage contient, entre autres, des réflexions approfondies sur le travail qui devient essentielle pour la nouvelle civilisation.

Weil essaie de trouver des moyens pour remédier à l'assujettissement des ouvriers les plus opprimés et pour faire de leur activité une valeur en soi. Ainsi, elle transgressera le marxisme. Elle montrera clairement, par exemple, que le travail n'a pas seulement un but lucratif.

Dans *L'Enracinement*, elle consacre un considérable volet de sa réflexion à la question ouvrière et paysanne. Elle esquisse des solutions pour remédier à la difficile situation matérielle et spirituelle de ces classes sociales. Les enjeux évidents pour elle sont la réorganisation des entreprises, la question de l'acquisition de la propriété privée (*terre, maison, machine*), l'augmentation des salaires, la sécurisation des retraites, et esquisse même un plan de formation pour le paysan à travers des voyages dans les villages voisins. Elle essaie de remédier à la perte « *d'esprit serein* » dès l'entrée dans le rythme du travail. Ainsi, les enfants, encore très enthousiastes, pourraient même visiter les usines et s'y initier à des compétences de base.

Elle analyse minutieusement le cas du « *déracinement* » des paysans et des ouvriers, leur existence en dehors de la société et de la communauté en tant que telle. Elle cherche donc à remédier à leurs misères en montrant comment établir une relation entre travail et culture. Weil se penche également sur la question de l'implication des travailleurs dans la co-crédation de la culture²⁴. Les paysans, ainsi que les travailleurs opprimés, marginalisés et sous-évalués, peuvent retrouver leur vitalité sociale en introduisant des rituels et des fêtes d'initiation au travail en lien avec la tradition. De cette façon, le travail dans une usine ne consisterait pas seulement à effectuer des activités mécaniques. Un ouvrier y apprendrait, acquerrait des compétences en ingénierie, serait conscient de ce qu'il produit. En revanche, elle essaie de susciter l'enthousiasme pour l'agriculture en se référant même à des références littéraires. Si

²⁴S. Weil, *L'Enracinement*, *op. cit.*, p. 88.

dans l'imagination ouvrière, la « machine » fonctionne comme un mot clef, dans le monde agricole il s'agit de la transformation de l'énergie qui se produit dans la nature.

Weil cherche à vivifier la culture de l'ouvrier et du paysan par le biais du christianisme. Elle se réfère ainsi à l'image symbolique du Christ ouvrier, assez courante à son époque, qui - avant d'exercer une activité publique - travaillait à Nazareth comme charpentier. Weil attire aussi particulièrement l'attention sur les évangiles sur l'agriculture qu'un paysan pourrait mettre en œuvre dans sa tâche de semer : « 'Si le grain ne meurt...' », 'La semence est la Parole de Dieu...' », 'Le grain de sénevé est la plus petite des graines....' »²⁵ Au passage, cependant, il convient de noter que Weil ne réduit pas les trésors de la culture à un héritage chrétien qui est pourtant particulièrement important pour elle. Le plan de l'enracinement vise à restaurer le sens de l'action perdu, vise à transgresser l'indifférence et le travail automatique. Mais la question ne se limite pas au travail au *sens strict* du terme. Il s'agit principalement de « la dignité de l'homme dans le travail »²⁶.

Sur les dernières pages de *L'Enracinement*, Weil développe sa vision spirituelle du travail. Ses réflexions portent principalement sur la valorisation du travail physique qui, selon elle, devrait être le « *centre spirituel* »²⁷ de la vie sociale. Chenavier et Gabellieri s'accordent cependant à dire que la vision spirituelle du travail de Weil ne se limite pas au travail physique. Pour Weil chaque activité humaine peut s'inscrire dans un modèle du travail²⁸.

Dans la partie conclusive de *L'Enracinement*, Weil ne revendique plus de meilleures conditions de travail ou de meilleurs salaires pour les travailleurs les plus socialement opprimés. Elle voit un élément religieux dans l'activité même du travail. Ainsi, elle ne parle plus au nom des autres, ne s'adresse plus à personne avec un quelconque appel. Elle oriente sa réflexion vers l'expérience spirituelle du travail. Pourtant, ni dans sa civilisation préférée de la Grèce antique ni dans celle de la Rome antique, elle n'arrive à saisir cette onction religieuse. C'est parce que le travail y était une tâche des esclaves. Ainsi, elle recherche la valeur du travail dans une civilisation égyptienne encore plus ancienne, ou de la trouver entre les lignes dans *Prométhée* d'Eschyle, ou alors dans la figure mythique de Prométhée et dans les Évangiles.

Weil trouve donc dans le travail une provenance divine et une valeur sanctifiante. Dans ce but elle recherche les formes de travail physique les plus anciennes et élémentaires. Et Simone Weil d'écrire : « Les Mystères, la religion de toute l'Antiquité préromaine étaient

²⁵*Ibid.*, p. 123.

²⁶*Ibid.*, p. 103.

²⁷*Ibid.*, p. 380.

²⁸Cf. R. Chenavier, *Simone Weil. Une philosophie du travail*, p. 626.

entièrement fondés sur des expressions symboliques du salut de l'âme tirées de l'agriculture »²⁹. Selon Weil, l'activité de l'artisanat devait initialement avoir un caractère religieux qui cependant s'est perdu dans l'histoire de l'humanité.

Pour Weil, le travail, du point de vue spirituel, s'inscrit dans l'harmonie du monde et permet à l'homme de participer à la communauté au sens spirituel : « Le travail est le consentement à l'ordre de l'univers »³⁰. Elle envisage même une nouvelle société ayant comme fondement le travail : « Une civilisation constituée par une spiritualité du travail serait le plus haut degré d'enracinement de l'homme dans l'univers (...) »³¹. Cela ne veut pas dire pour autant que le travail est une tâche simple et agréable à la fois.

Le consentement au travail ne vient pas automatiquement mais est une expression de l'obéissance à l'univers, à la providence, à Dieu : « Le travail physique consenti est, après la mort consentie, la forme la plus parfaite de la vertu d'obéissance »³². Cette comparaison drastique du travail et de la mort revient à plusieurs reprises dans les dernières pages de *L'Enracinement*. Elle risque d'avoir une résonance assez pessimiste. On lit, entre autres : « Le travail physique est une mort quotidienne »³³, « L'homme s'est mis hors de l'obéissance. Dieu a choisi comme châtiments le travail et la mort »³⁴.

En fait, quelqu'un qui se met au travail « fait violence à sa propre nature », parce qu'il se confronte à une matière inerte et insensible, il devient souvent lui-même matière, se soumet au principe de nécessité et perdant ainsi le sens de la liberté. Le travail est une nécessité car il permet de satisfaire des besoins existentiels fondamentaux. Il y a donc toujours une alternative, sous une forme de rébellion, de désaccord et de refus à cette nécessité inhérente à l'existence humaine. Autrement, il y a un choix de travailler et de ne pas vouloir travailler.

Grâce au travail, l'homme participe à la transformation de lui-même et du monde. Dans cette transformation, son « moi » et ses pensées désordonnées doivent mourir comme une graine jetée dans la terre. La mort ainsi comprise n'est cependant pas stérile ou sans valeur. Une récolte vient sous une forme d'échange. « L'univers, - écrit Weil - , ne se donne à l'homme dans la nourriture et la chaleur que si l'homme se donne à l'univers dans le travail. Mais la mort et le travail peuvent être subis avec révolte ou consentement. »³⁵

L'approche *spirituelle* du travail permet d'entrer dans une autre dimension de la

²⁹S. Weil, *L'Enracinement*, *op. cit.*, p. 372.

³⁰S. Weil, *Œuvres complètes IV/4, Cahiers*, Gallimard, Paris, p. 388.

³¹S. Weil, *L'Enracinement*, *op. cit.*, p. 128.

³²*Ibid.*, p. 373.

³³*Ibid.*, p. 378.

³⁴*Ibid.*, p. 377.

³⁵S. Weil, *L'Enracinement*, *op. cit.*, p. 378.

réalité, où il s'agit de coopérer. Maintes fois dans ses notes ou ses écrits plus élaborés, Weil relève la beauté et l'harmonie du monde. Parfois, au contraire, elle désigne la contradiction des événements et l'absurdité de la réalité. L'attention particulière que Weil porte au monde qui l'entoure lui permet de découvrir un sens caché et plus profond de l'existence. Elle écrit :

L'ordre du monde, c'est la beauté du monde. Seul diffère la régime de l'attention selon qu'on essaie de concevoir les relations nécessaires qui le composent ou d'en contempler l'éclat. C'est une seule et même chose qui relativement à Dieu est la Sagesse éternelle, relativement à l'univers parfaite obéissance, relativement à notre amour beauté, relativement à notre intelligence équilibre de relations nécessaires, relativement à notre chair force brutale³⁶.

Le fragment cité ne se réfère pas directement au travail, mais est un fragment de *L'Enracinement* sur la réception du monde. Il sera suivi d'une longue réflexion sur le travail. Cette pensée révèle l'attitude de Weil envers la réalité en général. Comme la réalité cache sa beauté et sa dimension spirituelle, le travail confrontant l'homme à la matière et à la nécessité, peut l'introduire dans une relation plus profonde avec le monde et lui révéler le « *surnaturel* ».

Travail sur soi-même

En dehors de la réflexion générale de Weil sur le travail, il ne faudrait pas ignorer un problème important, qui ressort également de ses écrits, et qui concerne la question du perfectionnement de soi. Cet aspect du travail sur soi resurgit principalement dans les notes personnelles de Weil. Elle y témoigne de son attitude envers elle-même, envers le monde, envers la Transcendance. En rédigeant ses *Cahiers*, Weil fait face à elle-même, elle révèle le besoin du changement : « Travailler notre âme comme on travaille la terre pour qu'elle reçoive le grain. Nous labourer nous-mêmes. »³⁷ En ce sens, ses *Cahiers* ne forment pas un recueil de notes de lectures ou d'observations des événements mondiaux. La prise des notes quotidiennes lui permettent de s'imposer une discipline dans une autoformation ; de saisir le cours des pensées et de travailler l'attention³⁸. Elle apprend ainsi à mieux se connaître³⁹. Lorsque le monde extérieur ne lui apporte pas de soutien suffisant, lorsque la Seconde Guerre mondiale détruit son ordre, Weil s'acharne à remettre un ordre dans son for intérieur, elle

³⁶*Ibid.*, p. 371.

³⁷S. Weil, *Œuvres complètes IV/3, Cahiers, La connaissance surnaturelle*, Gallimard, Paris, 2002, p. 300.

³⁸« Frein, gouvernail. Une petite force dirigée l'emporte sur une grande force aveugle. Mais pour qu'il y ait direction, il faut que ce qui dirige dispose d'une petite force. S'il n'y a pas en nous quelque chose capable de diriger et disposant d'une petite force, notre pensée même est entièrement hasard ; mais elle ne peut l'être. », dans S. Weil, *Œuvres complètes IV/2*, Gallimard, Paris, 1997, p. 287.

³⁹« [Connais-toi toi-même]. C'est de cela sans doute qu'il s'agit. » dans S. Weil, *ibid.*, p. 291.

rédige donc une sorte de journal intime ressemblant à un ancien *hypomnêmata*⁴⁰.

Le perfectionnement de soi par l'écriture est enracinée dans les pratiques spirituelles stoïciennes, leur caractère aphoristique ressemble aussi à celui des Pères du Désert. Cependant, Weil qui est constamment en recherche, ne s'inscrit dans aucune doctrine. Ses écrits personnels révèlent donc un trait particulier de sa spiritualité singulière, orientée vers une sobriété ascétique : « Se dépouiller de la royauté imaginaire du monde pour se réduire au point qu'on occupe dans l'espace et le temps »⁴¹. Son concept de l'être fuira la vision classique.

Cela ne veut pas dire pour autant qu'il s'agit d'ignorer tout ce qui est surnaturel et le transcendant. La grâce est advenant et descendante « d'en haut » et en tant que telle inattendue. La tension entre la matière et l'esprit présente dans les écrits de Weil est bien illustrée par le titre de ses pensées recueillies par Gustav Thibon *La pesanteur et la grâce*, et par l'une de ses pensées : « La pesanteur fait descendre ; l'aile fait monter (...) »⁴²

Il n'est donc pas possible de séparer la réflexion sur le travail au sens général du travail sur soi tel que le comprend Simone Weil. Le mécanisme de soumission à la pesanteur, à la matière et la réception de la grâce descendante s'applique à tous les aspects de la vie, y compris le travail :

« Travail matériel : je fais uniquement ce qu'une machine ferait à ma place. Mais c'est là le prix du travail - malédiction et rachat. Mon esprit et mon amour se font matière – Eucharistie - Dieu, pur esprit d'une part, pure matière de l'autre, non agissant dans les deux aspects »⁴³.

La réactualisation de la philosophie du travail de Weil

La réflexion originale de Weil sur le travail est soigneusement étudiée par des chercheurs français comme Robert Chenavier⁴⁴, Emmanuel Gabellieri⁴⁵ et Alain Supiot⁴⁶. Les penseurs français systématisent et actualisent la philosophie du travail de Simone Weil.

Gabellieri relève que le travail pour Weil est un don. C'est un don de l'homme à l'homme, mais c'est aussi un don de l'homme au monde. Ainsi, le travail est une sorte d'échange, une coopération, une relation mutuelle avec un autre être humain, avec le monde,

⁴⁰Elle décrit son entreprise dans une lettre à Jean Wahl à New York. Cf. *Lettre à Jean Wahl (1942)* dans *Cahiers Simone Weil*, t. X, n° 1, mars 1976.

⁴¹ S. Weil, *Œuvres complètes IV/2*, op. cit., p. 308.

⁴²S. Weil, *Œuvres complètes IV/3*, *Cahiers, La connaissance surnaturelle*, Gallimard, Paris, 2002, p. 61

⁴³S. Weil, *Œuvres complètes IV/2*, op. cit., p. 291.

⁴⁴R. Chenavier, *Simone Weil. Une philosophie du travail*, op. cit..

⁴⁵E. Gabellieri, *Penser le travail avec Simone Weil*, op. cit.

⁴⁶*Mondialisation ou globalisation ? Les leçons de Simone Weil*, dir. Alain Supiot, <https://books.openedition.org/cdf/6007> .

avec l'univers avec la Providence. L'enracinement humain dans la société repose donc sur un échange multiple. L'échange du travail est un échange de base. Cependant, il y a aussi d'autres dons : des dons gratuits et ceux de sa propre vie.

Gebellieri fait resurgir la dimension contemplative du travail de Weil qui unit aussi bien le corps et l'esprit, le temps et l'éternité. En effet, *Le journal d'usine* débute par une devise importante :

Non seulement que l'homme sache ce qu'il fait – mais si possible qu'il en *perçoive l'usage* – qu'il perçoive la nature modifiée par lui.
Que pour chacun son propre travail soit un *objet de contemplation*.⁴⁷

La combinaison des aspirations les plus basses et nécessaires avec les aspirations spirituelles les plus élevées est, comme le rappelle Gebellieri, une manière de travailler qui peut conduire à la contemplation. La contemplation ainsi comprise peut devenir partie intégrante de toute activité humaine, lui donnant un sens authentique, humain et spirituel. Le travail, entendu comme contemplation, est ce que Weil appelle la « *philosophie première* » : en elle se rencontrent diverses activités humaines. Après tout, le travail ne doit pas être une exploitation de l'homme, mais être un « *couronnement de la création* ».

Chenavier⁴⁸, quant à lui, souligne que le travail pour Weil n'est pas seulement une activité matérielle et intellectuelle qui transforme le monde. Le travail permet d'entrer en contact avec le monde⁴⁹. Il saisit une analogie faite par Weil entre le progrès spirituel et le travail. Il note également que pour certaines personnes qui se mettent au travail tous les jours, cette activité peut être un moyen du développement spirituel⁵⁰.

En même temps, Weil mène une analyse approfondie du travail servile, des conditions de travail qui ne permettent pas le développement de la sphère spirituelle. Elle transgresse la théorie de Marx en affirmant que tout travail socialement nécessaire peut avoir une dimension spirituelle⁵¹.

Dans la conclusion à son gros ouvrage sur Simone Weil et sa philosophie du travail, Chenavier⁵² revient sur la question de l'automatisation du travail. Il étudie le cas d'un ouvrier moderne impliqué, par exemple, dans l'analyse d'une base de données ; celui-ci n'a aucun contact physique avec le produit matériel de son travail, il travaille à un haut niveau

⁴⁷S. Weil, *La condition ouvrière*, op. cit., p. 29.

⁴⁸R. Chenavier, *Simone Weil. Une philosophie du travail*, op. cit., p. 623.

⁴⁹*Ibid.*, p. 627.

⁵⁰R. Chenavier, *Simone Weil. Une philosophie du travail*, op. cit., p. 630.

⁵¹*Ibid.*, p. 627.

⁵²*Ibid.*, p. 632.

d'abstraction, aucun produit matériel ne justifie sa fatigue. Chenavier le compare à celui d'un ouvrier d'usine décrit par Weil. Il évoque ainsi⁵³ son diplôme d'études supérieures *Science et perception chez Descartes* où elle développe une pensée cartésienne également en relation avec le travail en opposition à la science formalisée réduite au système de signes algébriques inintelligibles. Weil avait sa propre vision, elle proposait de libérer l'ouvrier en améliorant ses qualifications ; la machine serait un outil important entre les mains d'un artisan. Ainsi, Weil a essayé de donner un sens symbolique au travail, libérant le travailleur du système de servitude et sans pour autant supprimer le travail manuel. En même temps, le travail le plus dégradant devrait, selon elle, être aboli par la mécanisation et l'automatisation.

La globalisation contemporaine procède un « déracinement ». Pour Weil le « déracinement » est un phénomène dangereux de rupture des liens avec la communauté au sens large, avec son origine, sa tradition, sa nation et sa famille.

Le problème actuel de la globalisation en rapport à Weil a été présentée dans un livre dirigé par Alain Supiot⁵⁴ *Mondialisation ou mondialisation ? Les leçons de Simone Weil*. Ce recueil des articles du colloque présente les enjeux contemporains liés à l'écologie, le colonialisme, la gestion et la méthodologie du travail, la catégorie juridique de la personne, l'impératif de dignité et de solidarité. Les thèmes évoqués réactualisent la réflexion de Weil. La conclusion définitive de Supiot met la limite à une globalisation « uniformisatrice » dans l'espace humain, écologique et culturel et se penche plutôt vers un modèle de « mondialisation » qui respecte la diversité et la richesse du monde. Les problèmes posés témoignent de l'ampleur de l'œuvre de Simone Weil et confirment sa valeur atemporelle. Mais la réflexion de Supiot sur Weil est multiple. Il saisit un potentiel des écrits de Weil. Il y trouve une source d'inspiration pour la réflexion juridique, entre autres, sur la marchandisation du travail, sur la subordination du travailleur à la vision scientifique et technique, sur les « obligations » de l'homme et du citoyen. Dans son article *Simone Weil, juriste du travail*⁵⁵, il désigne ces fragments prophétiques de sa pensée qui deviennent ultérieurement les dispositions du code de travail.

Les chercheurs mentionnés sur la pensée de Weil posent des questions qui peuvent être discutées dans le contexte de sa philosophie du travail. Ainsi :

1. Gebellieri pose le problème de l'autonomisation du lieu de travail.

⁵³*Ibid.*, p. 32.

⁵⁴Dorian Debrand, « Alain Supiot (dir.), *Mondialisation ou globalisation ? Les leçons de Simone Weil* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, mis en ligne le 03 septembre 2019, consulté le 07 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/36724> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lectures.36724> .

⁵⁵Alain Supiot, *Simone Weil, juriste du travail*, t. XXXIII, n° 1, mars 2010.

2. Chenavier s'interroge si les intuitions de Weil peuvent être introduites dans la marchandisation contemporaine du travail, si le travail traditionnellement compris atteint son déclin, si le système social devrait être réorganisé en raison de l'automatisation du travail ?
3. Supiot pose, entre autres, des questions sur la globalisation et ses limites. Il met en doute la validité de l'idée de gouvernance par les nombres, l'idée propre à un monde numérisé où l'homme se laisse instrumentaliser et la terre exploiter.

Conclusion

En essayant de répondre à la question du titre si le travail pour Simone Weil a une valeur matérielle ou spirituelle, il faudrait souligner une tension inhérente à la pensée de Weil entre la matière et l'esprit. Elle ne renonce ni au matérialisme, ni à la spiritualité, alors qu'elle décrit le monde.

En défendant l'ouvrier et le paysan, Weil se souciera cependant de leur bien-être matériel, de la propriété privée, de l'augmentation des salaires, de l'instauration des retraites, de l'amélioration de leurs conditions de travail, de la mise à niveau de leurs qualifications, etc.

Dans la compréhension de Weil, le produit matériel du travail ne doit en aucun cas supplanter la personne qui travaille. Weil critique le capitalisme du XIX^e siècle, qui a réduit la valeur du travailleur au profit de la technologie, du produit et de l'argent. Weil sauve donc l'homme du danger de l'objectification. Le travail dans la réflexion de Weil n'est pas réduit seulement à la production. Dans la conception de la philosophe, le travail, exercé par l'homme, sert à la transformation de soi-même et du monde qui l'entoure. Le travail pour l'autre et le travail sur soi ont un caractère contemplatif.

Cependant, le plus important pour Weil sera de raviver l'esprit et de redonner au travail une valeur symbolique. Cet appel fait plutôt écho à la vie intérieure d'un individu qui se confronte consciemment à la difficulté quotidienne du travail, devenant ainsi citoyen du monde qui participe à sa dimension symbolique.